V

POÉSIE ÉPIGRAPHIQUE EN *HISPANIA* : PROPOSITIONS ET LECTURES[1]

par Joan GÓMEZ PALLARÈS

Professeur à l'Université Autonome de Barcelone

SOMMAIRE. — *Dans le cadre de l'édition d'un nouveau volume du* C.I.L., *le XVIII, dévoué aux* ***Carmina Latina Epigraphica*** *du Monde Romain et, plus concrètement, dans le cadre de son fascicule 2,* Hispania, *de la coordination duquel nous sommes responsables, nous présentons dans ce travail de nouvelles éditions d'inscriptions déjà connues de la* ***Catalogne***, *de* ***Valence*** *et des* ***Baléares***, *avec un commentaire intégral.*

EPITOME. — *En el marco de la edición de un nuevo volumen del* C.I.L., *el XVIII, dedicado a los* Carmina Latina Epigraphica *del mundo romano, y, más en concreto, en lo que tiene que ser su fascículo 2,* Hispania, *de cuya coordinación nos encargamos, presentamos en este trabajo nuevas ediciones de viejas poesías epigráficas latinas de Cataluña, Valencia y Baleares, con comentario integral de las mismas.*

À la mémoire de mon maître en poésie épigraphique, Gabriel SANDERS

0. *Introduction*

À l'occasion de l'invitation que j'ai eu l'honneur de recevoir de la Société des Études Latines, dans le cadre d'une collaboration entre cette prestigieuse société française et la Sociedad Española de Estudios Clásicos (Secció Catalana)[2], j'ai le plaisir de présenter ici quelques-unes de mes dernières éditions et quelques-uns des commentaires que j'ai faits sur un sujet qui

1. Ce travail a pu être réalisé grâce à la subvention du Ministerio de Educación y Cultura espagnol (DGICYT, PB 96-1188) et du Gouvernement de la Generalitat de Catalunya (1997 SGR00202 et 1999 SGR00121). Je remercie les commentaires précieux et les critiques de mes collègues de rédaction du fascicule 2, *Hispania*, du C.I.L. XVIII, que je dirige : J. Martínez Gázquez, J. M. Escolà, M. J. Pena, J. Carbonell, C. Fernández Martínez, R. Carande, F. Carbajo, N. Jorba, S. Tudela, R. Hernández. Je remercie aussi bien les collègues des universités Rutgers (New Jersey), Penn (Philadelphia) et Texas (Austin), notamment J. Bodel, B. Shaw, K. Galinsky et D. Amstrong, et les amis et collègues de la Société des Études Latines (séance du samedi 13 novembre 1999, présidée par M^me^ le Prof. J. Dangel), qui ont écouté des conférences sur ces inscriptions et y ont ajouté leurs critiques et commentaires. Bien évidemment, les éventuelles erreurs sont uniquement de notre fait. La rédaction en français du travail a été faite par M^lle^ le Prof. Roser Gauchola, de la U.A.B., avec les conseils de MM. les Prof. M. Tost et J. Murillo, que je tiens à remercier *imo e corde* des efforts qu'ils ont faits pour rendre « mon » français compréhensible.

2. Je parle du Colloque franco-espagnol « Romanité et Hispanité », tenu à Paris, les 12 et 13 novembre 1999, et organisé par le Prof. J.-M. André avec la précieuse collaboration de l'Institut d'Études Latines de l'Université de Paris Sorbonne (Paris IV), dirigé par M. H. Zehnacker. Aux deux éminents professeurs je veux publiquement adresser des remerciements pour les efforts faits et pour le succès que le colloque a connu.

m'occupe depuis quelques années et auquel je consacrerai, encore pendant quelque temps, une partie importante de mon travail de philologue. Il s'agit de l'édition et du commentaire (intégral) des inscriptions métriques d'*Hispania* ou, pour utiliser une terminologie que, personnellement, je préfère, de la poésie épigraphique latine de ce territoire romain, depuis la première inscription connue (première moitié du I^er^ siècle av. J.-C.) jusqu'au début de la domination arabe de la Péninsule Ibérique (VIII^e^ siècle). Mon équipe et moi-même travaillons dans l'espoir de voir un jour publiés les résultats de notre travail dans un prochain volume du C.I.L. — ce sera le dix-huitième — entièrement consacré au *Carmina Latina Epigraphica* du Monde Antique. Ce sera le deuxième fascicule de ce XVIII^e^ volume et, bien évidemment, ce sera en latin.

Ce que je présente ici, c'est un tout petit recueil d'inscriptions sur lesquelles je travaille, presque toutes bien connues du public savant. Je les présente néanmoins en une nouvelle édition, qui inclut l'incontournable « autopsie » de la pièce (lorsque cela s'avère possible) avec un appareil de variantes par rapport aux éditions précédentes, et un commentaire qui veut souligner non seulement tous les aspects importants de l'inscription mais aussi et surtout les plus novateurs ou les plus polémiques, aspects, d'autre part, toujours sujets à discussion. Tous les textes que je présente appartiennent à la zone du Levant espagnol et des *Baleares Insulae*. J'ai essayé de sélectionner au moins un exemplaire de chaque province de la Catalogne (moins Girona), de Mallorque et de Valence.

Contrairement à ce qui est de règle chez les épigraphistes, je ne présente pas ici les photos des inscriptions que j'édite, soit parce qu'il s'agit de textes disparus, soit parce que ce sont des inscriptions dont les photos ont déjà été publiées et sont, par conséquent, facilement accessibles au public spécialisé (dans la bibliographie qui accompagne chaque édition, je souligne toujours les références qui fournissent une photo de l'inscription).

1. *Abréviations bibliographiques utilisées*

2. *Signes diacritiques utilisés*

( ) Developpement d'une abréviation
[ ] Restitution du texte
⟨ ⟩ Inclusion dans le texte
{ } Exclusion du texte
⟦ ⟧ Ligne ou lettre effacée
\+ Indication de lettre sans possibilité de lecture
abc Lettres dont la lecture est facile
ABC Lettres douteuses dont on ne sait pas exactement à quel mot elles appartiennent ou ce qu'elles signifient
a b c
●●● Lettres dont la lecture est très difficile ou douteuse (*litterae incertae*)
A Lettre disparue après une lecture
a͡b͡c Indication de ligature (entre *a* et *b*; entre *b* et *c*)
[...] Indication de calcul de lettres perdues
[---] Indication de perte d'un fragment de ligne
[------] Indication de perte d'une ligne
------ Indication de perte d'un nombre inconnu de lignes
[$^{c.5}$---] Indication de perte d'un fragment de ligne avec le nombre approximatif de lettres perdues
[$^{c.5}$------] Indication de perte d'une ligne avec le nombre approximatif de lettres perdues

Les *i longae* sont marqués, dans l'édition, avec un accent (í).

3. *Textes édités et commentés*

3.1 Guissona (*lesso*). Restaurant Ca'l Mines. Guissona (Propriété de M. Claudi Cortès)

L'inscription fut trouvée par hasard au début de l'année 1967 dans la partie extérieure de l'enceinte de la *lesso* romaine, dans les travaux de construction d'une maison (16, rue Tapioles, zone nord de Guissona, une des zones d'agrandissement de la ville). L'inscription se trouvait probablement (dans son site d'origine) sur le côté de la voie d'entrée dans la ville, partie nord. Elle a été acquise par M. Claudi Cortès et, de nos jours, la pierre peut être librement contemplée dans le restaurant dont M. Cortès est le propriétaire.

Il s'agit de quatre fragments de pierre de Santa Tecla qui peuvent parfaitement s'emboîter (les uns dans les autres). La plaque mesure 49,5× 37,5×3,7 cm et les lettres 3,7 cm (la syllabe finale 1,8 cm); 2,8; 2,4; 1,6; 1,6; 1,3; 1,3; 0,9; 0,9; 0,9; 0,9 cm. Les interlignes mesurent 4,3; 1; 1,9; 0,9; 0,4; 0,4; 0,4; 0,8; 0,5; 0,4; 0,4; 7,1 cm. Dans l'ensemble, l'*ordinatio* de l'inscription est très soignée, sauf à la marge droite, où l'on remarque l'oubli présumé (postérieurement ajouté de façon réduite) de la syllabe *-sa* à la l. 1, le morcellement du verbe *rapiunt* entre la l. 5 et la l. 6 et l'alinéation trop large déplacée, vers la gauche, de la l. 6. Le texte marque clairement des « données » qu'il fournit avec la taille (en rapport directement proportionnel) des lettres (plus le message est loin du lecteur et plus il est « important », plus les lettres sont grandes; moins le message est loin du lecteur et « moins il est important », plus les letttres sont petites : on joue donc sur l'effet optique) et leur élaboration. Les lettres sont des majuscules carrées à profondes incisions et rappellent, au fur et à mesure que le texte avance vers sa fin, l'écriture des actuaires. Plusieurs lettres présentent des caractéristiques particulières : les A (surtout à partir de la l. 7, mais aussi les derniers des l. 2 et 3), sans lien et au deuxième trait remontant au-dessus de l'intersection avec le premier; les R, au deuxième trait sortant de la partie centrale de la panse et un pied terminé en angle par rapport au cadre d'écriture : les V, dont le deuxième trait penche nettement vers la droite de la caisse d'écriture; les M, qui ont trois points de contact avec la caisse; E, S, L, F, qui ont des traits parallèles à la caisse d'écriture, qui se terminent par un gros pied, qui apparaît aussi dans les lettres qui y croisent des traits (A, P, M); les T présentant sur le trait horizontal des ondulations vers le haut (à droite) et vers le bas (à gauche). En outre, le texte présente des interponctions sous forme de triangle dont le sommet penche vers la droite et des *hederae* ventriculaires à queue dont la feuille est orientée vers la droite. Nous avons remarqué que les lignes du texte écrit sont réglées.

Compte tenu de la paléographie de l'inscription et de la forme des interponctions et des lierres, il faudrait dater l'inscription à la fin du I^er^ siècle ap. J.-C. ou pleinement au II^e^ siècle ap. J.-C. Il faut signaler toutefois que la diphtongue hypercorrigée du nom de la mère (*uid. infra*) devrait remonter à une situation linguistique postérieure, probablement le III^e^ siècle ap. J.-C.

S. MARINER-R. PITA, « Lápida funeraria de Servilla Prepusa a su hija Lesbia, hallada en Guissona (Lérida) », A.Esp.A. 40, 1967, 60-68 et 41, 1968, 156-157 (avec photo); H.Aep. 17-20, 2392; A.E., 1968, 236; I.L.E.R. 5780; F. LARA PEINADO, *La Ilerda romana (episodios de la historia)*, Barcelona, 1972, p. 58-59; F. LARA PEINADO, *Epigrafía romana de Lérida*, Lérida, 1973, n. 54 (p. 136-138 et photo en planche XXVI); F. LARA PEINADO, *La religión y el culto romanos en las tierras de Lérida*, Lérida, 1976, photo n. 34; Ajuntament de Guissona (ed.), *Guissona-Iesso*, Barcelona, 1983, photo; M. SANMARTÍ, « Iessona romana », dans E. Camps-J. Santaeularia (ed.), *Guissona*, Guissona, 1983, p. 459-481 (p. 471-472 et photo); I.R.C. II, 76 (avec photo, pl. XXXVI); M. MAYER (ed.), *Roma a Catalunya*, Barcelona, 1992, p. 172 (photo); J. PERA I ISERN, *La romanització a la Catalunya interior : estudi històrico-arqueològic de Ieso i Sigarra i el seu territori*, Diss. U.A.B., 1993, p. 74-77, 360 (avec planche, n. 3); GÓMEZ PALLARÈS, 1995a, p. 74; THIGPEN, 1995, n. 24 (p. 131-138); CUGUSI, 1996², p. 180; HERNÁNDEZ, 1998, n. 14.27 (§ 19, 40-42, 44, 56, 88, 91, 105, 125, 132, 169, 326.1 f, 352.1, 360.3, 361.3, 362, 363b).

Servilla (*hedera*) Praepusa
filiae • suae • Lesbiae •
a(nnorum) • XI • m(ensium) X • hic • sepul(tae) s(it) l(euis) t(erra) •
quid sibi fata uelint • bellis•si•ma quaeque
creari • edita laeti(ti)ae commoda si rapi{u}
unt • sed quae fatorum legi seru[ir?]e • necesse •est
peruerso • lacrimas • fundimus [o]fficio haec bis•sex
annos uix bene transierat ille suas la[c]hrimas nondum emiserat
omnes et poterat • semper • flebilis • esse suis parcite enim uobis tristes
sine fine parentes parcius et manes sollicitare meos ponimus hunc
titulum luctus • solacia nostri qui legit ut dicat sit tibi terra leuis

Quid sibi fata uelint bellissima quaeque creari
edita laetitiae commoda si rapiunt ?
Sed quae fatorum legi seruire (?) necesse est,
peruerso lacrimas fundimus officio.
Haec bis sex annos uix bene transierat.
Ille suas lachrimas nondum emiserat omnes
et poterat semper flebilis esse suis.
Parcite enim uobis tristes sine fine parentes,
parcius et Manes sollicitare meos.
Ponimus hunc titulum luctus solacia nostri
qui legit ut dicat sit tibi terra leuis

r. 6 : legi serv[ir?]e *nos* : legi I.L.E.R. 5780; LEGI SERVA E. MARINER-PITA, 1967, LARA PEINADO, 1973; LEGIS SERVARE, I.R.C., II, 76.

r. 8 : ill⟨a⟩ I.L.E.R. 5780

Pour ce qui est des résonances littéraires, il faut souligner le parallélisme entre la l. 11, *luctus solacia nostri* et Verg., *A.*, 8, 514 et 11, 62 (déjà indiqué d'ailleurs dans le premier article de PITA-MARINER; uid. aussi, CUGUSI, 1996², p. 180 et note 66). En particulier, la deuxième référence virgilienne à 11, 62 (*intersintque patris lacrimis, solacia luctus*) a un grand retentissement parmi les C.L.E. postérieurs (HOOGMA, 1959, p. 331), beaucoup plus grand que celui de la première référence citée (HOOGMA, 1959,

p. 309). Quant aux parallélismes épigraphiques, signalons C.L.E. 1150, 3 *quot si fata maesta uelint*; C.L.E. 1198, 2, *et lachrimam fatis da gemitumque meis* et 11-12, *manes / parcite iam luctu sollicitare meos*; C.L.E. 2099, 19-20, *parua tibi coniunx magni solacia luctus / hunc tumuli titulum Serena dicat.* Les autres parallélismes littéraires et épigraphiques qui offrent un certain intérêt ont déjà été soulignés dans l'article de MARINER-PITA, 1967.

En ce qui concerne les questions de contenu et les aspects formels, il faut signaler que *bellissima* est un superlatif qui n'apparaît pas dans le concordancier du corpus du C.L.E. et que certaines des images qui sont utilisées dans cette poésie (toutes celles qui élèvent le ton pathétique *-bellissima... commoda* en rapport avec *rapiunt* et *fatorum legi, peruerso lacrimas fundimus officio*, la façon cryptique de dire l'âge de la fillette morte, les allitérations, les anaphores) sont propres, dans leur ensemble, à la « description » d'une *mors immatura* et à l'enterrement d'un enfant par ses parents, ce qui constituait un fait presque antinaturel pour la société romaine (uid. NERAUDAU, 1987, tout particulièrement les p. 200 et suiv., où il commente le sens du vers de Verg., *A.*, 11, 28 et la valeur de l'expression *funus acerbum* appliquée à la mort d'enfants à Rome; uid. aussi notre article, « Otros ecos en la Eneida de Virgilio : la 'evidencia' de los *Carmina Latina Epigraphica* », *Helmantica* 44, 1993, 267-280).

Nous signalerons d'autre part une utilisation que nous qualifierions de « rudimentaire » d'un type d'anaphore que nous appelons « phonétique » (en tout cas, c'est bien plus qu'une simple allitération) : la première aux l. 7-8, *Haec bis sex annos uix bene transierat*, où la prononciation /b/ de *uix* rend possible une répétition /bi/+/ks/ dans les deux hémistiches du pentamètre; la deuxième dans les l. 9-10, l'avant-dernier distique, qui commence par *parci-;* l'avant-dernier hexamètre du poème, de plus, commence et se termine par la répétition *par(cite)...par(entes)*. Outre ces anaphores, on trouve aussi de vraies allitérations, aussi bien vocaliques (la triple répétition *i...e* l. 9-10 *-tristes sine fine*), que consonantiques, en particulier de *r* et de *s*, à partir de la l. 4 et jusqu'à la fin, et ce que l'on pourrait à la limite considérer comme une *figura etymologica* non *stricto sensu* (cf. F. LÁZARO CARRETER, *Diccionario de términos filológicos*, Madrid, 1981, p. 186) entre *parcite* et *parcius* (vers 8-9), l'ensemble produisant une sensation de répétition très proche de l'imprécation, de la « prière », de la formule magique, qui constitue un des effets habituellement recherchés dans les inscriptions métriques funéraires dès les débuts mêmes de la tradition latine (COURTNEY, 1995, p. 199-203, dans son commentaire sur C.L.E. 1).

D'autre part, nous ne manquerons pas d'indiquer le caractère dialogal du texte — le dialogue se trouve fondamentalement dans les deux distiques de la fin de l'inscription et s'établit entre la fille morte, qui s'adresse à ses parents pour leur demander d'arrêter de pleurer, et les parents qui, à leur tour, lui répondent que justement le monument que nous lisons est leur seule consolation —, que MARINER-PITA a déjà fait remarquer dans le premier article sur l'inscription qui nous occupe (p. 68) et que Hans KRUMMEY a également, en particulier pour ce qui concerne ce type de textes métriques dialogaux, déjà étudié en profondeur dans son article « Das Grabgedicht für

Carice im Museum von Urbino », *Klio* 48, 1967, 107-157 (128-157). On peut ajouter à ce sujet le caractère exceptionnel de ce texte : il s'agit d'un des rares poèmes qui présentent un dialogue entre des parents et leur fille, alors que le plus fréquent (quinze poèmes des dix-huit recensés et commentés par KRUMMEY), est un dialogue entre époux. Par ailleurs, quoique la fille s'adresse à ses parents en employant le pluriel et que ceux-ci lui répondent en utilisant aussi le pluriel, dans le *praescriptum* seule la mère « signe » la pierre.

Pour ce qui est de la métrique, nous avons une construction en distiques élégiaques dont la seule particularité est la répétition d'un pentamètre et du sixième vers, avec un hiatus en temps fort et allongement (*nondum emiserat*). Nous avons là un poème qui contient cinq distiques ayant cinq hexamètres et six pentamètres; un hexamètre « est en trop », ce qui, d'ailleurs, est une irrégularité relativement fréquente dans le monde des C.L.E. — cf. le commentaire de Nicholas HORSFALL dans son travail « C.I.L. VI, 37956 = C.L.E. 1988 (epitaph of Allia Potestas) : A Commentary », *Z.P.E.* 61, 1985, 251-272 — le vers « en trop » est *haec bis sex annos vix bene transierat*. Ajoutons encore qu'avec ce vers « qui est en trop », le poème est constitué de onze vers, qui correspondent à l'âge de la jeune morte (onze ans). Peut-être pourrait-on précisément expliquer la présence de ce vers « extra » par la valeur symbolique que lui confère la mère de l'enfant morte, les onze vers correspondant aux onze années de la jeune fille.

Quant à l'aspect onomastique, il convient de faire quelques remarques à propos du nom de la mère, *Servilla Praepusa*. Nous pensons (comme ABASCAL, 1994, p. 221) qu'il ne s'agit pas d'une erreur (c'est ainsi que ce nom est expliqué dans les principales éditions antérieures à la nôtre et dans la thèse de J. PERA) au lieu de *Servilia*, ce qui n'exclut pas pour autant le fait que l'origine de ce prénom puisse remonter à une « fausse » lecture de *Servilius*, où peut-être le groupe *-li-* aurait été compris comme un composé de consonne *-l-* plus semi-consonne *y*, ce qui aurait permis, du point de vue phonologique, une assimilation progressive totale, *-li-* ⟩ *-ll-*, ce qui supposerait, en quelque sorte, un retour aux origines de cette série — LEUMAN, 1928, p. 126, « sonst ist postkons. idg.*y* zu silbischem *i* vokalisiert worden. ...*alius* osk. *Allo*, gr. ἄλλος...idg. * *alyos* » —; une deuxième hypothèse, également possible, se fonderait sur l'analogie : de même que le prénom féminin *Tertulla* vient de *Tertia*, on aurait pu former *Servilla* à partir de *Servia*, *Servilia*. Cette deuxième solution, fondée sur le processus analogique décrit, s'appuierait aussi sur le processus de palatalisation de la consonne sous l'influence de la première voyelle (comme dans *uinea* ⟩ *uinia* ⟩ cat. « vinya », fr. « vigne«). En *Hispania*, c'est le seul prénom attesté, alors que dans KAJANTO, 1982, p. 170 (SOLIN-SALOMIES, 1994, p. 403 et encore MÓCSY, 1983, p. 263) il est attesté comme *cognomen* féminin, en Campania et en Aquitaine. Comme le prouve SOLIN, 1982, p. 906-907 pour *Praepusa* (=*Prep*), le nom de famille de l'auteur de la dédicace est d'origine grecque et, selon la documentation recueillie par SOLIN, 1982 (53 des cas dont il rendait compte en 1982, c'est-à-dire tous les individus ayant ce nom qui ont pu être identifiés, étaient des esclaves ou des esclaves affranchis)

désignerait une esclave ou une esclave affranchie. Ce nom constitue, en outre, dans la version latine une hypercorrection à partir du grec Πρέπουσα (PAPE-BENSELER, 1911, p. 1251) puisqu'on transcrit l'epsilon grec de départ par une diphtongue, ce qui est d'ailleurs superflu et n'a aucune importance du point de vue phonologique. De son côté, le prénom de la fille, *Lesbia*, est aussi d'origine grecque (SOLIN, 1982, p. 585-586). Il a été documenté dans au moins une trentaine de cas, dont tous ceux qui ont pu être effectivement identifiés correspondent à des esclaves ou à des esclaves affranchies. Finalement, nous rappellerons que, dans le *praescriptum*, seulement le prénom de la mère apparaît, lorsque dans le texte (l. 9-10) on parle de *tristes parentes*.

Du point de vue linguistique, il n'y a à commenter que le mot *ille* (l. 8), qu'on lit sur la pierre et que, pour le moment, nous ne pouvons expliquer que comme une erreur de celui qui a fait l'inscription : *ille*, au lieu de *illa*, sujet de la phrase suivante, qui a comme référence la morte. Nous ne voulons cependant pas écarter la possibilité que, sur cette inscription, il y ait eu non pas une erreur de l'auteur matériel de l'inscription, mais une erreur morphologique en vertu de laquelle la forme, normalement masculine du pronom déictique de la troisième personne, aurait été délibérément utilisée comme forme féminine. Il va sans dire que nous n'avons pas pu trouver de parallèle exact de ce possible usage; néanmoins, l'idée nous est venue à l'esprit du fait que, justement, dans ce type de pronoms, la variété des formes, les confusions, les ultracorrections morphologiques, etc., sont si fréquentes que cette erreur ne serait pas du tout surprenante (cf. Th.L.L., s.v. *ille*, cols. 340-341 et 363-364, et aussi HOFMANN-SZANTYR, 1965, p. 10-12 et LEUMANN, 1928, p. 281-285 et 470-481). Signalons, d'autre part, la possibilité que *quae* (vers 3) soit une erreur dans la minute pour *quia* (qui serait plus cohérent du point de vue syntaxique) et que *sollicitare* (vers 9) puisse fonctionner comme infinitif *pro imperativo* à cause du parallélisme qui pourrait être établi entre *parcite* et *sollicitare* à un même niveau syntaxique (cf. BASSOLS, 1976, p. 362-363). Dans ce dernier cas, néanmoins, le plus courant serait de penser que *parcite* régirait un infinitif sous-entendu (*tristes esse*), puis, un deuxième infinitif *sollicitare* (comme le type C.L.E. 468, 2, *parce pios Manes sollicitare manu*).

Nous aurions voulu pouvoir défendre aussi, en l'introduisant dans l'édition même du texte, la lecture *sepulsit* à la l. 3, parce que nous pensons que c'est ce qui aurait pu être écrit sur la pierre : dans I.R.C. II, 76 ils semblent suivre la même voie lorsqu'ils affirment : « le trait horizontal du dernier L est pratiquement inexistant. On lirait presque SEPVLSIT. » Nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec cette affirmation étant donné que sur la pierre le trait horizontal du L est bel et bien visible, mais on dirait un ajout postérieur au trait vertical et premier de la lettre. Cependant, nous n'avons trouvé aucun parallèle qui nous permette de le faire (ni au P.H.I., ni au C.L.C.L.T. ni au Th.F.) et qui autorise à penser qu'il s'agit d'une forme « irrégulière » du verbe *sepulto*, voire de *sepultor* (ERNOUT-MEILLET, 1959[4], s.v. *sepelio*, ... « dérivés tardifs *sepultor* »). Une autre explication possible du fait inhabituel consistant à répéter deux fois (dans la partie en prose, puis à la fin de la partie en vers) le désir que « la terre soit légère » à la morte serait peut-

être que la l. 2 présente un autre type de formule qui nous permette de ne pas avoir à lire un *l* si difficile à justifier sur la pierre. Nous songeons, par exemple, à une formulation du type *Servilla (hedera) Praepusa / filiae • suae • Lesbiae / a(nnorum) • XI • m(ensium) X • hic • sepul(ta) sit* avec une ponctuation du type *Servilla Praepusa filiae suae Lesbiae a(nnorum) XI m(ensium) X. Hic sepulta sit*, et une interprétation comme celle qui semble être proposée par Ov., *Her.*, 7, 92 *et mihi concubitus fama sepulta foret*; Ov., *Pont.*, 1, 5, 85, *tunc cum mea fama sepulta est* ou Aug. Hip., *In Iohannis evangelium tractatus*, 121, 37, *cum sola ejus sepulta sit caro*. La traduction et le sens de cet en-tête devrait être plus ou moins « la mère dédie cette tombe et cette inscription à sa fille morte » et, à la fin du *praescriptum*, « souhaite » (à travers le subjonctif du verbe *sum*) « que ma fille demeure pour toujours ici enterrée », selon le modèle de ces textes épigraphiques qui prient le voyageur à pied de ne pas abîmer ce qu'il est en train de lire afin que le souvenir du défunt sur la terre puisse durer longtemps (v.g. les exemples proposés par C.L.E. sous le numero 16 : entre autres, *rogo te, mi uiator, noli mi nocere*, ou *rogo per superos, qui estis, ossa mea tueatis* ou, dans un autre sens, C.L.E. 1964, 2 ou C.L.E. 375, 2, *securus+quiescere*). Même si nous ne l'avons pas incorporée à l'édition du texte (prudence oblige), nous voudrions tout de même laisser ici la marque de cette hypothèse.

3.2 Alcúdia (*Pollentia*). Musée de Majorque, Section monographique de Pollentia, numéro d'inventaire 4965

L'inscription fut trouvée en 1933 dans les fouilles de la ville de *Pollentia* (l'actuelle Alcúdia) par J. LLABRÉS et R. ISASI dans un lot de terrain appelé Ca'n Tous. Nous n'avons pas de données sur un possible contexte archéologique qui puisse déterminer une chronologie de l'inscription.

Il s'agit d'une pierre en marbre rose bien polie qui apparut fragmentée en dix-huit parties, qui furent postérieurement réunies. La pierre mesure de nos jours 34×38×2 cm et les lettres de 1 cm (l. 1) à 2 cm (reste des lignes) (de la ligne supérieure à la ligne inférieure). Les lettres sont encadrées de deux lignes. L'inscription a une mise en page correcte quoique légèrement décalée sur la marge gauche et un peu plus encore sur la droite. La mise en page et le « layout » général du texte (surtout de l'exécution matérielle des lettres sur la pierre) dénotent une chronologie plutôt tardive et une certaine méconnaissance du métier. L'écriture est formée de lettres majuscules carrées quelque peu vacillantes, où l'on remarque tout particulièrement les traits en angle lorsqu'ils touchent la caisse d'écriture des A et des M, les A sans trait d'union central (il y a quelques A — les dernières des l. 2 et 4, par exemple — dont le deuxième trait dépasse l'intersection avec le premier); P, à l'œil fermé et très petit par rapport au corps de la lettre; les R, construits à partir de la forme de P (en revanche, à la l. 9, le premier R a l'œil ouvert); les E aux traits horizontaux très inégalement incisés (à la l. 2 ils sont très courts, alors que le premier de la l. 3 n'a pratiquement pas de trait et à la l. 7 les traits sont beaucoup plus longs...); les deux yeux du

B ne s'entrecroisent pas avec le trait horizontal de la lettre au même endroit (il y a une certaine distance); les Q, dont l'appendice est orienté vers la partie inférieure de la caisse d'écriture par rapport à laquelle il forme un angle de 45°; les G, qui rappellent les caractères italiques et dont la queue est ouverte vers la droite et orientée vers le bas; les V, dont le premier trait penche nettement vers la gauche; le chapeau du T, dont le trait horizontal est ondulé (à gauche ondulation inférieure, à droite ondulation supérieure). L'inscription présente des alternances d'interponctions tout à fait rondes et triangulaires dont le sommet est orienté vers la droite. Le texte se termine, après la dernière ligne, par deux *hederae* à feuille entière et à pédoncule inférieur et, au centre de la composition, par une représentation de la palme de la victoire.

Faute de savoir s'il existe un référent chronologique provenant des fouilles où fut trouvée la pierre (VENY indique qu'il n'y a pas de données à cet égard), compte tenu de la paléographie de l'inscription, de la facture chancelante des lettres et de la rime léonine de certains vers, ainsi que des particularités métriques de ses hexamètres quasi-quantitatifs, nous sommes porté à dater cette inscription en plein III[e] siècle ap. J.-C.

A. MIR, nouvelle publiée au *Correo de Mallorca*, 1934 (nous donnons la référence à partir de VENY, cité *infra*, parce que nous n'avons pu trouver un recueil complet du journal à cette époque); L. RIBER, nouvelle au *Correo de Mallorca*, 29 janvier 1936; L. RIBER, *Un celtíbero en Roma : Marco Valerio Marcial*, Madrid, 1941, n.1 (p. 58 et note 1); J. MARÍN BONACHERA, « Lápida romana de un atleta mallorquín », *Saitabi* 5, 1947, 163-166 (avec photo); I.H.V., p. 20, 204, 216 et número 4 (p. 216-217, avec photo); ZARKER, 1958, 46; MARINER, 1960, p. 317-319; I.L.E.R. 5771; H.Aep. 17-20, 2740; C. VENY, *Corpus de las inscripciones Baleáricas hasta la dominación árabe*, Madrid, 1965, n. 30 (p. 52-55, avec planche 12); PIERNAVIEJA, 1970, n. 18 (p. 53-56); C.I.D.E.R., n. 12 (p. 73-74 et p. 237-238); P. CUGUSI, « Un tema presente nei *Carmina Latina Epigraphica* : la gloria raggiunta in uita », *A.F.M.C.* 5.1, 1981, 5-20 (p. 10, 15); GÓMEZ PALLARÈS 1995a, p. 80; THIGPEN, 1995, n. 46 (p. 250-253); HERNÁNDEZ, 1998, n. 13.33 (§ 57, 71, 152, 273, 360 et 363).

D(is) • M(anibus) • Cor(nelii) • Atticí ę firmo signo
Pancrati • hic iacet infelix fato
deceptus iniquo • solitus •
assiduis durare membra
palaestris • arte quoque si
gni sui populo placuitque
frequenter • qui terra fru
ge creatus et igne ac fumo
crematus • iam nihil existis
nisi quod superfuit igni •
ossa atque cinis
iacent sub te
gmine saxi
(*hedera*) (*palma*) (*hedera*)

Hic iacet infelix fato deceptus iniquo
solitus assiduis durare membra palaestris,

arte quoque signi sui populo placuitque frequenter.
Qui terra fruge creatus et igne ac fumo crematus,
iam nihil existis nisi quod superfuit igni.
Ossa atque cinis iacent sub tegmine saxi.

Les parallèles littéraires les plus significatifs de cette inscription ont déjà été soulignés de façon exhaustive par P. PIERNAVIEJA à C.I.D.E.R., p. 237-238 (les plus significatifs et ceux qui le sont moins puisque, par exemple, il n'est pas nécessaire de citer beaucoup de parallèles d'une expression comme *fatum iniquum*, qui est très généralisée dans la poésie latine) : pour le vers 1, Ov., *Fast.* 4, 206, *sic genitor fatis decipiendus erat*; pour le vers 2, Lucr., 5, 1360, *atque opere in duro durarent membra manusque* et tout particulièrement, Verg., *G.*, 2, 531, *corporaque agresti nudant praedura palaestra* et *A.*, 6, 642, *pars in gramineis exercet membra palaestris*; pour le vers 3, Ov., *Met.*, 14, 540-541, *nec me patiente cremabit / ignis edax nemorum partes et membra meorum*; pour le vers 6, Ov., *Met.*, 5, 521, *ossa cinisque iacent* et aussi Verg., *Buc.*, 1, 1, *...recubans sub tegmine fagi* et *G.*, 4, 566, *...cecini sub tegmine fagi*. De leur côté, les parallèles épigraphiques pertinents pour notre texte sont : pour le vers 1, C.L.E. 732, 1, *Hic iacet infelix proprio Cicerula nomen*; C.L.E. 373, 4, *Hic ego nunc iaceo fatis compostus [i]niqu[is]*; C.L.E. 1205, 5, *[hi]c iaceo infelix cinis*; C.L.E. 496, 1, *Hic iaceo infelix Zmyrna puella*; C.L.E. 502, 4, *fato cito raptus iniquo*; C.L.E. 445, 6, *fato maledicat iniquo*; C.L.E. 448, 4, *fato dictante iniquo*; C.L.E. 728, 5, *fatis decessit iniquis*; C.L.E. 1011, 1, *fato crudelis iniquo*, etc. Vers 1 et 5, C.L.E. 1948, 1, *Hic ego nunc iaceo Grattius infelix sub tegmine terrae.*

Du point de vue stylistique, le seul phénomène qui, à notre avis, mériterait un commentaire, c'est le fait que notre poète anonyme ait essayé d'établir, au v. 4, une rime qui coïncide avec la césure trochaïque du vers et avec la fin même du vers : *qui terra fruge* ***creatus*** *et igne ac fumo* ***crematus***. C'est le même système qui, par exemple, a été utilisé par Ov. à *Ars*, 1, 59, *quot caelum* ***stellas***, *tot habet tua Roma* ***puellas*** et qui est encore plus fréquent — c'est peut-être ce que le poète a essayé de faire ici quoique de façon beaucoup plus maladroite — dans les distiques que dans les vers katà stichón (par exemple, Ov., *Am.*, 1, 9, 1-2 ou Tib., 1, 1, 1-2) Vid. aussi le vers 5 : *iām nĭhĭl ēxīstīs* ***nīsī*** *quōd sūpĕrfŭĭt* ***īgnī***, même si la rime ici ne coïncide avec aucune césure possible. Il va sans dire que ce système qui, comme il est bien connu, constitue un patrimoine productif de la poésie latine dès ses débuts (uid. WILLS, 1996, p. 414-418, « Parallel Half-lines »), aura une importante répercussion à l'époque tardive (uid. — nous utilisons la traduction allemande — J. W. HALPORN-M. OSTWALD, *Lateinische Metrik*, Göttingen, 1983, p. 50-53).

THIGPEN, 1995, p. 251, souligne aussi la tentative (pas très réussie, soit dit en passant) de former un poème qui commence et se termine par deux allusions au verbe *iaceo* (aux vers 2 et 12, *iacet* et *iacent*).

Quant à la métrique, nous ne sommes guère d'accord avec les appréciations de VENY et MARINER. Notre point de vue, en revanche, rejoint plutôt celui de ZARKER. À notre avis, il s'agit d'un poème formé d'hexamètres

dactyliques avec quelques petits problèmes (nous voulons dire « erreurs ») qui peuvent être parfaitement expliqués à partir de la chronologie que nous proposons pour l'inscription. Le premier vers est un hexamètre qui ne présente pas d'incorrections; il a, en plus, des césures penthémimères et hepthémimères.

Le deuxième vers, *sŏlĭtŭs ăssĭdŭĭs dūrārĕ mēmbră pălaēstrīs*, présente cette scansion, ce qui signifie que, pour que le vers puisse suivre le patron d'un hexamètre, il faudrait allonger de façon artificielle l'initiale de *solitus* et la finale de *durare*. Il aurait une césure penthémimère. Pour ce qui est du troisième vers, si on éliminait *sui*, le vers deviendrait un hexamètre correct et il ne faudrait qu'allonger la finale de *quoque*, en temps fort. MARINER qualifiait ce vers de pleinement accentuel et il se peut que, en effet, il y ait des interférences accentuelles, mais il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un hexamètre quantitatif assez correct. En ce qui concerne le quatrième vers, on y trouve un phénomène analogue à celui du troisième. Si l'on enlève le *qui* initial et qu'on y voit une abréviation arbitraire de la finale de *fumo* en syllabe atone et temps faible, on respecte presque à la perfection le schéma d'un hexamètre quantitatif : *[qui] tĕrră frŭgĕ crĕātŭs ĕt ĭgne ăc fūmō crĕmātŭs*. La rime interne est liée à la césure, mais dans ce cas-là ce serait avec la césure trochaïque. Dans ce vers, on a visé, en outre, les coïncidences entre syllabes toniques et temps forts, ce qui ne signifie pas pour autant que ce soit un vers pleinement accentuel. Cela montre plutôt les interférences auxquelles nous faisions allusion au vers précédent. Par conséquent, plutôt que d'un hexamètre pleinement rythmique, peut-être faudrait-il parler d'un hexamètre appartenant à une époque de transition, qui évolue depuis les schémas métriques quantitatifs traditionnels jusqu'aux qualitatifs rythmiques, accentuels mais qui n'a pas encore abouti. Le cinquième vers est un autre hexamètre dont le seul « problème », c'est que la première syllabe de *superfuit* est longue alors qu'elle devrait être brève. Le sixième et dernier vers suivrait de même le modèle d'un hexamètre quantitatif avec deux interférences : le hiatus avec allongement final d'*ossa* et l'allongement en syllabe tonique de l'initiale de *iacent*.

D'autre part, nous pensons que cette inscription est intéressante aussi du point de vue du contenu. Il s'agit, sans aucun doute, d'un texte à inscrire parmi ceux qui ont été rédigés comme hommage du public (cf. l'article de Paolo CUGUSI, cité *supra*, pour un catalogue exhaustif de textes de ce genre) à un homme qui offrait un « divertissement » à l'amphithéâtre, en l'occurrence dans la lutte du pancrace. Nous ne croyons pas que le fait de savoir si la mort le frappe au combat ou pour d'autres causes soit important pour la compréhension du texte. Il semble que la plupart des chercheurs qui ont analysé dernièrement le texte (surtout l'article de CUGUSI cité *supra* et le commentaire de PIERNAVIEJA à C.I.D.E.R.) penche pour une mort qui ne serait pas directement liée au combat : C.I.D.E.R. cite C.I.L. III, 14644, *Amabili secutori / nat. Dacus, pug. XIII, / fato deceptus / non ab homine*, comme argument pour cette idée, mais le fait justement que sur notre inscription on ne dise pas explicitement qu'il ne fut pas tué par un homme — ce serait peut-être le meilleur moyen de sauver la gloire professionnelle de

Cornelius Aticus — nous mènerait à penser que la lutte aurait pu être la cause de la mort; toutefois, il n'y a pas, à notre avis, d'arguments solides dans un sens ou dans l'autre. Il est vrai, cependant, que la lutte appelée « pancrace », était particulièrement dure (cf. R.E., vol. XVIII.3, cols. 619-623 et H. A. HARRIS, *Sport in Greece and Rome*, London, 1972, p. 25-26), comme l'inscription même le laisse entrevoir lorsqu'elle parle de la préparation et de l'entraînement du lutteur au sens de *durare membra palaestris* (rappelons Verg., *G.* 2, 531, *corporaque agresti nudant praedura palaestra*, déjà cité), et que les lésions graves devaient y être fréquentes (cf. Prop., 3, 14, 8, *et patitur duro uulnera pancratio*).

L'autre aspect polémique de l'inscription a été la valeur qu'il fallait attribuer au mot *signum*, aux l. 1-2 (*e firmo signo Pancrati*) et aux l. 5-6 (*arte quoque signi sui*). Il va sans dire que dans un contexte de violence physique comme celui que nous venons de décrire, il serait tentant d'assigner au mot le sens de « blessure » (par exemple, dans Ov., *Met.*, 12, 443-444, *mihi uulnera fecit : signa uides ! Apparet adhuc uetus inde cicatrix*), mais quoique cette valeur convienne aux l. 1-2 (encore Ov., par exemple, à *Rem.*, 623, *uulnus in antiquum rediit male firma cicatrix*) avec le sens de « blessure ou traces profondes de blessure », nous ne parvenons pas à en saisir le sens dans le contexte des l. 5-6. C'est pour cela que nous préférons essayer de défendre l'idée déjà exposée par le Dr MARINER (I.H.V., p. 217), lorsqu'il affirmait : « he aquí una buena sugerencia, a partir de la cual, y pensando que *Pancratius* fuese el *signum* de Ático...el verso es claro : 'con el arte del pancracio (el apodo que llevaba) deleitó al público muchas veces'. » Il nous semble que la seule signification du mot *signum* qui peut convenir aux deux contextes est celle de « surnom ». Si nous envisageons *Pancratius* comme le nom du sport pratiqué par Cornelius Aticus et, en même temps, comme le sobriquet par lequel le sportif était connu, l'interprétation serait la suivante : pour les l. 1-2 : « Aux Dieux Manes de Cornelius Aticus, du surnom bien établi 'Le Pancrace' » (i.e., le spécialiste en pancrace)... et pour les l. 5-6 : « grâce aussi à l'exercice du surnom qu'il avait, il a plu au peuple bien des fois. » Cette valeur (signalée aussi par C.I.D.E.R.) est corroborée par une inscription citée par R.E., vol. IIA2, s.v. *signum* et qui n'est citée ni par I.H.V. ni par C.I.D.E.R. : C.I.L. VIII, 21333, *M. Vlpi Hammoni iun(ioris), huic Baniura signum fuit*, où le mot a très clairement la valeur de « sobriquet péjoratif », de « surnom » (cf. aussi, avec une valeur analogue, C.I.L. VI, 18850; C.I.L. X, 3796 et C.I.L. XIII, 11205 : cf. O.L.D., s.v.).

Pour ce qui est du nom de l'individu, il ne fait pas de difficulté. Son *nomen* (il n'est pas nécessaire d'aller plus loin) est le troisième le plus abondant en *Hispania*, avec plus de 500 attestations (ABASCAL, 1994, p. 116-125), tandis que son *cognomen*, *Atticus*, a aussi d'autres représentants, en particulier à Séville (C.I.L.A. Sevilla 261, etc.) mais aussi à Tarragone (C.I.L. II, 4167 : uid. ABASCAL, 1994, p. 290 et KAJANTO, 1982, p. 45 et 203; aussi *Onomasticon*, 1994, p. 210). L'origine ethnique du nom n'est pas forcément liée à l'origine réelle du mort. Quant au *supernomen* de l'individu (sur ce point nous coïncidons avec THIGPEN, 1995, p. 252), MÓCSY, 1983, outre celui-là, en atteste un en *Retia* (p. 213) et donne un *Pancratus*

(p. 214), de la *Gallia Lugdunensis*, utilisés toutefois comme *nomina pro cognomine*, et non comme sobriquets. En fait, nous n'avons trouvé aucun parallèle de *Pancratius* dans le domaine de la lutte avec la même valeur que nous avons dans notre inscription.

3.3 Tarragone (*Tarraco*). M.N.A.T., numéro d'inventaire 7507

Il s'agit d'un sarcophage à facture très simple, fait de pierre calcaire locale, repiquée sur toute sa surface. Il mesure 64×200×57 cm. Les angles sont très détériorés et il y manque le couvercle. Il fut trouvé par hasard en 1913 à la « Quinta San Rafael » (actuellement le Parc de la Ciutat), sur le côté droit de l'ancienne route nationale II qui mène au sud, au bord du Francolí, par les frères Marià et Rafael Puig i Valls. À cet endroit il se trouve une grande quantité de tombes (pour une information complète, TED'A, *Els enterraments del Parc de la Ciutat i la problemàtica funerària de Tàrraco*, Tarragone, 1987). Le texte est inscrit dans un champ épigraphique profondément incisé dans la pierre, de 47×71 cm, sur ce qui devait être la partie centrale du devant du sarcophage. Les deux dernières lignes du texte furent écrites en dehors de ce champ. Les lettres mesurent de 4 (l. 1-3) à 2,5 cm (l. 9) et tout l'ensemble respire un manque d'adresse et d'habileté considérable. Du point de vue paléographique, il faut signaler le peu de soin qu'il y a dans la construction des lettres et le déséquilibre et la variété des formes : les A, sans trait horizontal et avec le deuxième trait vertical se détachant du point d'intersection avec le premier; les L présentent un deuxième trait pratiquement inexistant ainsi que les T qui manquent de trait horizontal supérieur (en fait, sur cette inscription, I, T et L sont pratiquement interchangeables); certains M (cf., par exemple, le M de *simul* à la l. 5) sont formés à partir de l'union de deux A; l'œil des R n'est pas fermé sur le premier trait vertical; certains D (en particulier aux l. 2-3) présentent un trait oblique qui rappelle l'écriture des actuaires.

Par la forme et la typologie du sarcophage qui contient l'inscription, par la paléographie de l'inscription elle-même, par les graves problèmes de métrique qu'elle présente (*uid. infra*), il faut dater cette inscription d'une époque assez tardive, probablement le IV^e^ siècle ap. J.-C.

A. DEL ARCO, « Hallazgo de un sarcófago romano », *Diario de Tarragona*, 28 décembre 1913 (= *Butlletí arqueològic*, època 2, número 1, 1914, p. 67-68); F. FITA, « Lápida ibérica de Cabanes y romanas de Almenara, Villareal y Tarragona », B.R.A.H. 64, 1914, 193-202 (p. 199-202, avec photographie); J. PUIG I CADAFALCH, « Troballes noves a Tarragona », A.I.E.C. 5, 1913-1914, 864-866 (avec photographie à la p. 865); C.L.E. 2180; I. F. C. BRAKMAN, « Ad Carmina Latina Epigraphica », *Mnemosyne* 58, 1930, 334; H. ARMINI, « Ad carminum epigraphicorum tertium uolumen adnotatiunculae », *Eranos* 34, 1936, 138; I.H.V., p. 100, 102, 178; R.I.T. 901 (avec images CXXXIII, 3 et CXXXIV, 2); GIL, 1982, p. 363; TED'A, *Els enterraments del Parc de la Ciutat i la problemàtica funerària de Tàrraco*, Tarragona, 1987, p. 26-27 (avec photographie, figure 3); GÓMEZ PALLARÈS, 1995a, p. 81; THIGPEN, 1995, n. 28 (p. 149-152, avec bibliographie complémentaire); HERNÁNDEZ, 1998, n. 14.25 (§ 65, 100, 111 et 144).

.D M
Aurel(iae) Paulina^e filiae o cru
dele funus qui nunc attigit
mihi{i} renouatus o dolor dolu
eram fratri simulq(ue) [so]rori nu
nc lugeo fi^lia(m) pariterq(ue) sang(uine)m e
sto iam placide posita Lethes in
morte quiesce iunctaq(ue) tumulo
fratri simulq(ue) sorori uixit an(nis) XX m(ensibus/-e ?)
d(iebus) XVII Aur(elia) Pu^rpuris m^ater filiae dul
ciss(imae) et pientiss(imae) fec(it) Qu[---]
[-----]

O crudele funus, qui nunc attigit mihi renouatus !
O dolor ! Dolueram fratri simulque sorori.
Nunc lugeo filiam pariterque sanguinem. Esto
iam placide posita Lethes in morte, quiesce
iunctaque tumulo fratri simulque sorori.

r. 4 : mihi{i}] mihi e(st) FITA, 1904, C.L.E. 2180
rr. 6-7 : filia, pariterq. sane comes e/o FITA, 1914, C.L.E. 2180; filia pariterq(ue) sancta. E/sto R.I.T. 901
r. 8 : morte quiesce(t) GIL, 1982

r. 10 : XVI FITA, 1914; P. AVR. PVRIS, FITA, 1914
r. 11 : FECERVNT, FITA, 1914
rr. 10-11 : *om.* C.L.E. 2180

Les parallèles épigraphiques et littéraires que nous pourrons fournir pour cette inscription dépendront, plus que pour d'autres figurant dans cette étude, de la compréhension correcte du texte et de sa métrique plutôt que de lieux-communs particulièrement proches. À cet égard les parallèles épigraphiques les plus significatifs peuvent être C.L.E. 163, 1 (pour le verbe *doleo* + Datif des l. 4-5); C.L.E. 1403, 11; C.L.E. 556, 4 et C.L.E. 565, 1, qui présentent un début d'hexamètre semblable à notre v. 2; C.L.E. 737, 10, *in pace quiesce*, comme parallèle, pour le v. 4, de fin d'hexamètre dactylique (même si la coupure syntaxique que nous proposons pour cet hexamètre n'est pas la même que celle que présente C.L.E. 737) : C.L.E. 769, 12, comme exemple de *lugeo* + accusatif (pour justifier le déroulement d'une abréviation de *filia*, à la l. 6, en accusatif; cf. O.L.D., s.v. *lugeo*, 2) et C.L.E. 1413, 14 et 535, 3, comme parallèles de la l. 8, *iuncta tumulo*. En même temps, le parallèle littéraire le plus saillant pour notre texte (Lucr., 4, 1236, *sanguine maesti*, qu'on peut mettre en rapport avec le déroulement des l. 6-7), qui a été observé par GIL, 1982 et que nous avons pu corroborer sans aucune difficulté en analysant la pierre, permet, en outre, de proposer une lecture avec une fin d'hexamètre dactylique qui n'est pas rare dans le contexte de la mort d'une fille. Cf. aussi Ov., *Met.*, 14, 210, *...stabam sine sanguine maestus*.

Pour ce qui est du contenu de l'inscription, tous les éditeurs n'ont pas ponctué diacritiquement le texte de la même manière ni lu la même chose sur la pierre. Il faut donc que nous expliquions brièvement notre lecture

(*supra*). Il s'agit d'une inscription qui correspondrait au type que LOMMATZSCH a appelé *commatica*, qui n'est ni en prose ni en vers, mais plutôt un mélange des deux. Dans notre présentation du texte (dans la partie consacrée à l'édition), nous avons bien voulu montrer graphiquement que nous ne sommes pas du tout d'accord avec ce genre de division. Ce que nous avons ici, c'est une inscription avec un début en prose, suivi de quatre vers qui tentent, sans y réussir pour autant — il faut le dire, de marquer un rythme quantitatif dactylique et qui y parviennent seulement au début des quatre vers et à la fin, surtout, des vers 3-4 (tonique + deux atones + tonique + atone, c'est-à-dire que nous avons un essai de métrique dactylique avec de claires interférences accentuelles) ; la partie finale de l'inscription reprend la prose pour donner l'information précise sur le tumulus et les données biométriques de la morte ainsi que le nom de celle qui adresse la dédicace. Comme on peut le voir, nous avons là un schéma qui n'est pas du tout rare dans une inscription funéraire métrique latine.

En ce qui concerne le contenu en rapport avec la ponctuation, nous voulons raconter l' « histoire » de l'évolution que nous proposons : notre divergence principale par rapport à R.I.T. 901 provenait du fait que nous pensions que le verbe *lugeo* (l. 6) régit *filia(m)* et que dans la même phrase nous ne lisions pas *sancta* mais plutôt *sang(uine) mesto* (au lieu de *maesto* : d'où le parallèle cité *supra*, de Lucr., 4, 1236 et d'Ov., *Met.*, 14, 210). Par conséquent, dans la phrase suivante, nous n'étions pas du tout obligé de voir un impératif de *sum*, mais au contraire nous croyions que la forme verbale était *posita (est)*. Notre proposition découlait de celle de GIL, 1982, mais elle n'était pas tout à fait en accord avec celle du professeur de Séville. En effet, dans sa présentation du texte (il n'offre pas de traduction qui jette un peu de lumière à ce sujet), nous pensons qu'il y a une première phrase, *nunc lugeo filiam*, dont dépend une subordonnée relative, *pariter que* (au lieu de *quae*) *sanguine mesto* (ce dernier élément étant peut-être un ablatif de qualité ; ce n'est là qu'une simple hypothèse de notre part) *iam placide posita* (participe accordé avec *quae*), *Lethes in morte quiesce(t)*. Nos principales divergences étaient évidentes : nous envisagions le v. 3 comme une unité de sens, qui se terminait par *mesto*. Nous pensions que *posita (est)* était le verbe du v. 4 et nous ne surinterprétions pas l'inscription en ajoutant un *-t* à *quiesce* — ce serait différent de le faire avec un accusatif singulier, phénomène très fréquent dans les inscriptions ; les formes verbales n'ont cependant pas cette même nature d'abréviations, sauf dans le cas des formulaires et, en conséquence, ne « perdent » pas si aisément un *-t* ; nous le concevions, au contraire, comme un impératif présent lié à la phrase suivante : *quiesce iunctaque tumulo*. Selon cette interprétation, *Lethes* constituait un génitif singulier complètement régulier de *Lethe, -es (in morte Lethes)*.

Or, cette première proposition que nous faisions (et qui ne correspond pas à celle que le lecteur attentif aura lue dans l'édition avec la ponctuation diacritique *supra*) se heurtait à deux graves problèmes : primo, qu'est-ce que la conjonction enclitique du vers 3 coordonne ? Un accusatif *filiam* avec un ablatif *sanguine* ? Secundo, je n'ai pas été capable de trouver un parallèle pour une *iunctura* du type *sanguine mesto*, même s'il y a des exemples

de phrases semblables, outre celui de Lucr., (v.g., Ov., *Ars*, 3, 743, *corpora maesto*, ou *Met.*, 5, 396, *territa maesto*; ou Stat., *Theb.*, 4, 604 ou 605, 602), même Stat., à *Theb.*, 3, 687, présente un syntagme prépositionnel comme *maesto sine coniuge*, où *coniux* pourrait parfaitement être remplacé par *sanguis*, avec une valeur de « rapport de parenté » (dans le cas d'Estace, le conjoint; dans celui de l'inscription qui nous occcupe, peut-être une autre fille, avec le sens : « (la mère) maintenant je pleure ma fille et je le fais avec une autre de mes filles — ou un autre de mes fils »). Une solution possible serait celle que R.I.T. a signalée et que nous avons choisie pour le moment : la mère, au v. 3, pleure sa fille qui est, en même temps, son sang et après une pause s'adresse directement à elle en utilisant deux impératifs en parallèle, *esto* et *quiesce*. Au demeurant, de toutes les possibilités, c'est celle qui pose le moins de problèmes et celle que nous adoptons finalement, ce qui ne signifie pas pour autant (comme cela est bien connu de ceux qui se consacrent à la critique textuelle) que ce soit la meilleure solution. Même au risque de rendre un peu pénible la lecture de ce commentaire, il nous a semblé nécessaire de préciser toutes les possibilités et de choisir celle qui nous semble la plus raisonnable en fonction de l'inscription et des parallèles que nous en connaissons.

Du point de vue stylistique, nous n'osons « souligner » que certains aspects : les répétitions d'interjection au début des vers 1 et 2, la « quasi »-figure étymologique que forme la répétition de *dolor dolueram* au v. 2 (même si les deux mots ne font pas partie de la même structure syntaxique); le jeu anaphorique avec adverbe+conjonction copulative enclitique *-que*; les répétitions de *fratri simulque sorori* et l'anastrophe (si nous avons bien compris le texte) de *Lethes in morte*. Pour ce qui est de la métrique, nous ne signalerons que ce que nous avons déjà dit : il s'agit d'un essai de combiner quelques périodes métriques hexamétriques de début et de fin de vers avec un rythme dactylique.

En ce qui concerne l'onomastique, nous trouvons le nom de la fille *Aurelia Paulina* et celui de la mère *Aurelia Purpuris*. Le nom de famille est très fréquent dans la Péninsule (ABASCAL, 1994, p. 90-92) et il existe de nombreux témoignages féminins attestés à Tarragone même ou des zones proches (e.g., R.I.T. 608; A.E., 1986, 460; R.I.T. 516, etc.). Le nom de la fille apparaît en *Hispania* quatre fois, celle-là mise à part (ABASCAL, 1994, p. 451, avec une forte dispersion géographique) et parfois aussi sous la forme *Paullina* (ABASCAL, 1994, p. 452). *Purpuris* constitue un exemplaire unique à la Péninsule (ABASCAL, 1994, p. 474). R.I.T. 901, à l'instar de KAJANTO, 1982, p. 230, défend l'idée que le nom de la mère pourrait provenir du grec *Porphyris*. Tel qu'on le trouve à Tarragone, le nom n'est pas documenté par SOLIN, 1982 alors que SOLIN-SALOMIES, 1994, p. 387 et MÓCSY, 1983, p. 236 ne fournissent que ce témoignage de Tarragone. KAJANTO, 1982, p. 230, ne présente certes aucun *Purpuris*, mais, en parlant de la famille de noms *Purpureo*, *Purpurio* ou *Purpurius*, il indique la possibilité que leur existence soit liée au grec Πορφυρίων, Πορφύριος (cf. aussi SCHULZE, 1904, p. 209, 311, note 7 et 367, qui présente deux possibilités : ou bien origine liée à l'étrusque *purpura*, ou bien à *purpur*). SOLIN, 1982, p. 695-696, lui,

fournit certains parallèles pour soutenir l'idée de R.I.T., mais tous ces chercheurs transcrivent en latin (il existe certains parallèles écrits directement en grec) *Porph-* ou *Porf-*. Le principal obstacle à l'idée de R.I.T. nous semble être que, du point de vue phonétique, il est compliqué de faire dériver *Purpu-* de *Porphy-* (Πορφύ-), non pas parce que certaines aspirées grecques puissent en venir à être transcrites comme occlusives labiales sourdes, ou parce que le *u* grec puisse être transcrit par *u* latin et pas par *y* (nous trouverions des exemples des deux cas), mais par la combinaison de tout cela avec la fermeture en syllabe initiale prétonique de *-o-* en *-u-*. En fait (SOLIN, 1982), tous les noms provenant de Πορφύρα conservent l'omicron initial grec lors de leur transcription en latin. Il est très probable, pourtant, que R.I.T. a raison simplement parce que, en dépit du fait que le mot source de tous les dérivés, *purpura*, provienne du grec Πορφύρα (cf. ERNOUT-MEILLET, 1959[4], p. 546), lorsqu'il est adapté au latin, il est « traité comme un mot purement latin », ce qui expliquerait les particularités de sa morphologie : dans la langue, il ne reçoit pas le traitement propre à un mot susceptible d'être adapté et transcrit en toutes circonstances du grec au latin, mais plutôt celui propre à un mot vraiment latin. C'est pour cela que l'obstacle phonétique auquel nous faisions allusion n'a aucune raison d'être, puisque la dérivation du nom de la dame en question ne se réalise pas à partir du grec Πορφύ-, mais à partir du latin *Purpu-*.

Du point de vue linguistique, nous signalerons la présence de *doleo* + datif (commentaire à I.H.V., p. 100; cf. aussi HOFMANN-SZANTYR, 1972, p. 89); *lugeo* + accusatif (HOFMANN-SZANTYR, 1972, p. 358, même si la construction la plus courante devrait être une construction de verbe de sentiment + accusatif : O.L.D., s.v., 2.b.) et l'accumulation de datifs aux l. 8-9 (*iunctaque tumulo fratri simulque sorori* : I.H.V., p. 102).

3.4 (?) Tarragone (*Tarraco*). Inscription perdue

Il s'agit d'une inscription qui fut trouvée tout près de la Cathédrale de Tarragone, à un carrefour (l'endroit n'est pas précisé davantage). Nous ignorons quand elle fut trouvée et quelles en étaient les caractéristiques. Pour cette raison, à cause aussi des problèmes que soulève l'explication de l'anthroponyme qu'on y trouve et du caractère atemporel et sans doute peu original des vers qui composent le texte, nous avons décidé de mettre un point d'interrogation à côté du numéro dans cet article, pour bien montrer que nous ne sommes guère certain de son authenticité.

Pour ce qui est de la datation, nous ne disposons que de peu de données. Comme il a été signalé par R.I.T. 636, au cas où il s'agirait d'une inscription faite à *Tarraco*, la présence de la formule initiale suggère que le texte pourrait être daté entre le II[e] et le III[e] siècles ap. J.-C.

C.I.L. II, 6130 (uid. C.I.L. VI, 23942); E.E. 4, 29; CHOLODNIAK, 1904[2], 1067 (et 1114); I.L.S. 8160; ENGSTRÖM, 1912, 86; I.H.V., p. 149 et note 1; S. MARINER, « Il problema degli epitaffi ripetuti e le sue derivazioni », *Atti del Terzo*

Congresso Internazionale di Epigrafia Greca e Latina, Roma, 1957, p. 207-211 (210-211); R.I.T. 636; GÓMEZ PALLARÈS, 1995a, p. 82; HERNÁNDEZ, 1998, n. 14.17 (§ 50).

D(is M(anibus)
Sexti • Perpennae Firmi
uixi • quem • ad • modum • uolui
quare • mortuus • sum • nescio

Vixi quem ad modum uolui. Quare mortuus sum, nescio.

Cette inscription présente de façon synthétique une autre sentence, au sens le plus plein et actuel du terme, « lapidaire », qui s'adapte tout particulièrement au contexte, aux racines du système d'expression épigraphique et au mètre qui y est utilisé. Pour ce qui est des parallèles littéraires, cf. *Petr.*, 138, 8. Quant aux parallèles épigraphiques, C.L.E. 991, 1, *uixi quod uolui semper bene pauper honeste* (aussi C.L.E. 992, 1).

Du point de vue stylistique, nous soulignerons de nouveau la synthèse de pensée fournie par l'asyndète de quatre formes verbales dans un seul vers, ainsi que le fait que le mort parle à la première personne pour renforcer ce que le message véhicule. L'aspect le plus remarquable du texte, en tout état de cause, c'est le fait qu'il en existe une copie exacte trouvée à Rome (= C.I.L. VI, 23942 et CHOLODNIAK, 1904^2, 1114), qui coïncide même dans le nom de la personne à qui la dédicace est adressée. Comment peut-on expliquer cette convergence ? Nous pourrions penser peut-être qu'une des deux inscriptions soit celle qui accompagnait la dépouille de Sextus Perpenna Firmus, alors que l'autre serait un cénotaphe qu'un parent, une des connaissances du mort, etc. aurait fait élever. Mais quelle inscription correspondrait au tombeau et laquelle au cénotaphe ? Il nous semble que, à cet égard, l'argument onomastique n'est pas à négliger. À en croire le nom qui apparaît dans les deux inscriptions, *Perpenna*, nous devrions plutôt penser qu'il est question d'un mort à Rome, qui y est enterré et dont les contacts avec Tarragone pourraient expliquer qu'on y trouve un cénotaphe. Son nom de famille, par ailleurs, n'est connu en *Hispania* qu'à travers cette inscription (ABASCAL, 1994, p. 196), tandis qu'il existe une *Perpena Valeriana* (sans redoublement de consonne dans le nom) en *Italica* (Hep. 1, 564). Mais SCHULZE, 1904, p. 88, indique que l'origine du nom *Perpenna* (ou *Perpena*, avec simplification de la consonne double) remonte à *Perperna* (avec une dissimilation des deux *-r-*). Ce nom de famille est bien attesté à Rome de vieille date (par exemple, un consul déjà en 130 av. J.-C.) et il est très répandu en Étrurie. Mais, si l'équation qui s'établit ici d'après SCHULZE, 1904, c'est *Perpenna* ⟨ *Perperna*, il faut dire que celui-ci est un *nomen* (cf. ABASCAL, 1994, p. 196 et R.I.T. 421, 422 et 464) assez connu en Tarragenaise (on le trouve à *Tarraco*, à Empúries et à Barcelone) et en Betica (Cabra, Cordoue) et qui apparaît dans des chronologies et à des endroits plus proches de notre inscription que ceux, plus lointains, d'*Italica* ou d'Étrurie. Nous ne croyons pas, par ailleurs, que le fait que le nom du défunt, *Firmus*, soit plus fréquent dans la Péninsule Italique que dans la Péninsule Ibérique (MÓCSY, 1983, p. 127) puisse aider à faire pencher la balance,

du moment que les chiffres (106 contre 35) autorisent n'importe laquelle des deux hypothèses. Nous ne croyons pas non plus que l'existence de la copie puisse être expliquée par l'originalité du vers qui aurait fait que quelqu'un ait copié l'inscription à un endroit et transporté le texte à l'autre endroit pour le faire connaître. Par conséquent, bien qu'il n'y ait pas d'arguments définitifs pour prendre parti, l'hypothèse finale la plus vraisemblable (si nous en croyons l'évolution phonétique du nom, *Perpenna* ⟨ *Perperna*), serait que notre *Perpenna* proviendrait de la Tarragonaise, qu'il serait mort et aurait été enterré, avec cette inscription, à Tarragone, mais qu'il aurait entretenu des rapports assez étroits avec Rome (peut-être des rapports familiaux) pour qu'un cénotaphe ait été élevé, qui reproduirait son inscription funéraire de *Tarraco*. Cette hypothèse ne serait valable que, nous le signalons encore une fois, à condition que ce *Perpenna*, unique en *Hispania*, puisse être rattaché au nom de *Perperna*, bien documenté en Tarragonaise. Deuxième possibilité : peut-être pourrait-on combiner cette idée avec l'hypothèse, en concordance avec l'origine proposée pour *Perpenna*, que cet individu aurait été mort à Rome, en provenant de *Tarraco*. Donc, à Rome on trouverait le tombeau avec une inscription, tandis que à Tarragone on trouverait une copie de l'inscription « romaine » parce que le défunt était originaire de cette localité.

L'autre aspect particulièrement intéressant de cette inscription, c'est celui du mètre. BÜCHELER n'inclut pas cette inscription dans son catalogue (nous en ignorons les raisons) ; HÜBNER suggéra la possibilité que celui qui écrivit l'inscription eût fait un vers, qui « se serait perdu » dans l'acte de la transmission d'une inscription de nos jours perdue ; CHOLODNIAK, 1904[2] pensait qu'il s'agissait de dimètres iambiques, alors que ENGSTRÖM souligne que le vers pourrait être un septénaire trochaïque en dépit du problème des hiatus, qui fait qu'il ne s'adapte pas tout à fait à ce mètre. Probablement la solution à ce problème (de même qu'à beaucoup d'autres) fut apportée par S. MARINER (I.H.V., p. 149 et note 1), qui écrivit : « puede constituir un septenario trocaico acentuativo, metro que cuadra mejor con su carácter » (du texte, bien entendu) : « *uíxi quém ad módúm uólui : quáre mórtuus súm nescio*. Siendo acentuativo se explica bien la no elisión de *quem* ante *ad* así como la tendencia a prescindir del cómputo de la *u* en hiato (*uoluit, mortuus*). La única dificultad está en *nescio* cuya sílaba tónica está en el lugar de las átonas, *i* es también semiconsonantizada y ocupa el lugar de las tónicas la sílaba *o*. Mas como esta sílaba lleva el acento secundario, no es de extrañar esta colocación, la cual, a su vez, pudo haber determinado las anteriores. Así, la *i* de *nescio* sería no computada, como la *u* en *uolui y mortuus*, con lo que *ne* queda al lado de *scio* y se toma por átona, pues no puede haber dos acentos seguidos ; quizá la conciencia de que se trataba de un preverbio pudo contribuir a este empleo fuera del ictus. » On pourrait éventuellement reconnaître le septénaire trochaïque identifié par MARINER si *quem ad modum* pouvait être dactylique, ce dont nous n'avons aucune preuve ; en revanche, sa nature accentuelle est beaucoup plus difficile à admettre.

3.5 Sagunt (*Saguntum*) Musée Archéologique de Sagunt, numéro d'inventaire 5145-5936

Nous avons là une inscription connue depuis le début du XVI^e^ siècle, qui fut localisée dans une maison de la rue Castell, dont on cite différents propriétaires. Il s'agit d'un bloc de pierre locale d'une couleur foncée (pierre de Sagunt) sans aucun type de moulure et qui mesure 23×40×16 cm. Les l. 1 et 2 présentent des lettres de 4 et 3,5 cm, respectivement; les l. 3-5, de 1,5 cm et la l. 6 de 1,3 cm. Sur la marge droite, à côté de la l. 2, il y a un numéral incisé qui est moderne (XXI) et qui correspond à un numéro d'inventaire de l'époque où la pièce était conservée au théâtre de la ville. L'écriture est composée de majuscules carrées très équilibrées et bien exécutées; on y remarque tout spécialement les O, faits avec un compas; les M, avec deux arcs très ouverts; les pieds des F, particulièrement puissants; les P, de leur côté, ont l'œil ouvert et on dirait que les R sont formés à partir des P; la queue du G monte presque en angle droit par rapport à la caisse d'écriture; les V ont tendance à se déplacer vers la gauche, aux yeux du lecteur; à la l. 5, *-nt* de *rapuerunt* est écrit sur la marge droite sous la caisse d'écriture de la ligne. L'inscription présente aussi des interponctions triangulaires dont le sommet est penché vers la droite (aux yeux du spectateur). Par ailleurs, la mise en page du texte à l'intérieur de son champ épigraphique est particulièrement soignée. En effet, la l. 2 est centrée par rapport à la l. 1 et le poème (l. 3-6) distingue les pentamètres des hexamètres avec des alinéas.

Par la forme de la plaque, sans moulures, par la paléographie des lettres employées, par l'absence de la formule *Dis Manibus*, par le nom au cas nominatif de celui à qui on rend hommage et par les particularités phonétiques commentées *infra*, on pourrait peut-être dater ce texte dans la première moitié du I^er^ siècle ap. J.-C., c'est-à-dire plus près du I^er^ siècle av. J.-C. que du I^er^ siècle ap. J.-C. (en tout cas, peut-être après la mort d'Ovide car la formule *futura uiri* rappelle, peut-être, dans ce poème la *futura uiro* d'Ov., *Her.*, 16, 370.

C.I.L. II, 3871 et p. 967 (avec bibliographie antérieure); C.L.E. 978; CHOLODNIAK, 1904[2], 733; SANCHÍS, 1920b, 252; I.H.V., p. 5, 6, 28, 56 et note 9, 88, 126, 164, 171 et 196; I.L.E.R. 5773; BELTRÁN, 1980, 83 (avec planche XXXI); A.E., 1987, 716; J. CORELL, « El epitafio poético en honor de M. Acilius Fontanus (Sagunto, Valencia) », *Faventia* 9/1, 1987, 97-109 (image à la p. 98) (avec bibliographie antérieure); H. DEVIJVER, *Prosopographia militiarum equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum*, I-IV, Leuven, 1976-1987, suppl. I, p. 1409-1410; G. ALFÖLDY, « Ein Corpus der römischen Inschriften aus Saguntum und Umgebung. F. Beltrán Lloris, Epigrafía latina de Sagunto y su territorio », *A.Esp.A.* 54, 1981, 125; GÓMEZ PALLARÈS, 1995a, p. 84; GÓMEZ PALLARÈS, 1995b, p. 156; C.I.L. II[2]/14, 347 (avec planche, tab. 9, fig. 4) (avec bibliographie antérieure); THIGPEN, 1995, n. 22 (p. 124-127); HERNÁNDEZ, 1998, n. 14.7 (§ 40-42, 161 et 277).

M(arcus) • Acílius • L(uci) • f(ilius) •
Fontanus •

eripuit • nobeis • unde • uicensumus • annus
ingressum • iuenem • militiam • cupide
Parcae • falluntur • Fontanum quae • rapuerunt
cum • sit • perpetuo • fama • futura • uiri

Eripuit nobeis undeuicensumus annus
ingressum iuenem militiam cupide.
Parcae falluntur, Fontanum quae rapuerunt,
cum sit perpetuo fama futura uiri.

r. 3 : iu(u)enem CHOLODNIAK, 1904², 733, C.I.L. II²/14, 347 ; iu(u)uenem BELTRÁN, 1980, 83 // uicensimus C.I.L. II²/14, 347
r. 4 : cnpide CHOLODNIAK, 1904², 733
r. 5 : fallantur CORELL, 1987 // Pontanum CHOLODNIAK, 1904², 733 // rapue[ru]nt C.I.L. II, 3871, CHOLODNIAK, 1904², 733 ; rapu[erunt] I.L.E.R. 5773 ; rapue̱r[u]nt CORELL, 1987

Les parallèles épigraphiques les plus intéressants, déjà commentés par CORELL, 1987 et THIGPEN, 1995, p. 125-127, tournent autour de plusieurs thèmes : le thème de la mort comme « ravisseuse » et du moment où elle nous visite, dans ce cas-là *annus*, comme sujets de cette action ; le thème des Parques comme protagonistes de cette action : BELTRÁN, 1980 et CORELL, 1987 insistent sur le caractère insolite de ce qui est dit aux vers 3-4, mais nous, nous ne croyons pas que ce soit si insolite ; pour ce qui est des Parques, certes nous n'en connaissons aucune autre mention en *Hispania*, mais cela n'est dû qu'au hasard des trouvailles, qui ne nous en a pas fait, pour le moment, découvrir une autre ; il suffit de regarder les concordances, s.v. — aussi THIGPEN, 1995, p. 126 —, pour se rendre compte que l'allusion aux Parques dans l'épigraphie métrique funéraire est très fréquente dans le monde romain ; en particulier C.L.E. 537, 1, présente une structure parallèle à celle de l'inscription qui nous occupe — *Parcae te miseris rapuere parent(ibus) urna...* —; et finalement le thème de la jeunesse fougueuse et ardente, toujours disposée à entreprendre n'importe quelle activité avec impétuosité ; en ce qui concerne ce dernier thème, il faut noter la moquerie adressée aux Parques car, justement, ce qui s'est conservé et que nous pouvons lire (c'est-à-dire l'inscription funéraire) a permis l'immortalité du défunt (CORELL, 1987, p. 105 et note 31, qui cite l'important travail de H. HÄUSLE, *Das Denkmal als Garant des Nachruhms*, München, 1980), et constitue aussi un thème récurrent non seulement de l'épigraphie métrique (aux parallèles fournis par CORELL, 1987, p. 105, nous pourrions ajouter C.L.E., 1975 et beaucoup d'autres — THIGPEN, 1995, p. 127 — qui parlent aussi du thème de la renommée de son vivant qui, après, lorsque la mort arrive, accompagne encore le défunt : P. CUGUSI, « Un tema presente nei C.L.E. : la gloria raggiunta in vita », *A.F.L.C.* 5.1, 1981, 5-20 ; aussi le C.L.E. d'*Hippo Regius*, *Africa Proconsularis*, transmis par Possidius dans sa *Vita Augustini*, 31, *Viuere post obitum uatem uis nosse, uiator ? / Quod legis, ecce loquor : uox tua nempe mea est* : D. PIKHAUS, *Répertoire des inscriptions latines versifiées de l'Afrique Romaine (I^er-VI^e siècles). I. Tripolitaine, Byzacène, Afrique Proconsulaire*, Bruxelles, 1994, n. A 210,

p. 114; et aussi C.L.E. 922, 2, *...fama perennis est* et A.E., 1992, 942b (Hep 5, 1068), *uincitur hic fatus / saluum sub Tartara / nomem -sic- hic sedis hic terra / hic tibi eterna domus*), mais aussi de la poésie en général : les grands poètes réputés réclament, maintes fois, dans leurs écrits la gloire et la célébrité et cherchent à les obtenir de leur vivant, mais surtout à les perpétuer à travers la lecture de leurs écrits, après la mort physique. C'est à cet égard que l'on peut qualifier de paradigmatique le discours d'Horace sur ce même thème, lorsqu'il place à des endroits-clé des livres 1-3 de ses *Carmina* des poèmes qui ont une incidence très directe sur la recherche de son prestige comme poète lyrique (1, 1), sur le fait que la lecture de ses poèmes constitue pour lui un premier pas vers l'immortalité (même de son vivant) (à 2, 20 en combinaison avec 2, 19) et enfin sur le fait que, une fois terminée, son œuvre sera aussi positive et effective que le plus puissant des monuments funéraires (les pyramides égyptiennes) pour lui permettre d'accéder à l'immortalité définitive (3, 30) (Ovide, à *Tr.*, 1, 1; 3, 3 et 4, 10, cherche à transmettre un message assez semblable à celui d'Horace; auparavant, Catulle avait exprimé les mêmes sentiments, dans Cat. 1, etc.). Bref, la formulation de ce poème de Sagunt est particulièrement intéressante dans le cadre épigraphique par la combinaison d'idées qu'elle présente, mais même à l'intérieur de ce cadre (et encore plus, dans celui de la poésie savante) elle aborde des thèmes très fréquents dans ce genre de contextes.

En ce qui concerne le style et la construction du poème, nous avons là un texte intéressant. L'auteur anonyme y utilise la technique du distique unique, mais il le fait à travers la construction de deux distiques (cf. M. LAUSBERG, *Das Einzeldistichon. Studien zum antiken Epigramm*, München, 1982, p. 481-488); c'est-à-dire que le premier distique joue le même rôle que s'il s'agissait de la première partie d'un distique unique, en nous donnant l'information de base sur la situation dont le mort et la pierre qui le commémore sont les protagonistes : il nous dit qui est le mort et nous fournit la donnée la plus importante de son *curriculum*. Le deuxième distique apporte la conclusion qui suscite la réflexion et que d'habitude apportent aussi les deuxièmes parties des distiques uniques : il semble que la mort ait vaincu, or il n'en est rien puisque l'inscription et la renommée du défunt lui assureront l'immortalité et, par conséquent, dans une certaine mesure, tromperont la mort elle-même. Il faut signaler de même ici le goût, du moins en apparence, du poète pour l'allitération : au v. 1, de sifflantes; au v. 2, de bilabiales; au v. 3, de fricatives et au v. 4 de sifflantes et liquides.

Pour ce qui est de la métrique, le poème présente deux distiques élégiaques corrects de tous les points de vue. Peut-être faudrait-il remarquer que le deuxième hexamètre est holospondaïque. Les deux hexamètres présentent une césure penthémimère, alors que les deux pentamètres répètent la même structure (---uu-).

Quant au nom du défunt, le nom de famille est très fréquent en *Hispania* (ABASCAL, 1994, p. 63-64), mais il est aussi très répandu en Italie (*Onomasticon*, 1994, p. 14). CORELL, 1987 cite trois autres inscriptions de Sagunt où ce nom apparaît; c'est pourquoi la mort d'un jeune soldat appelé

Acilius à Sagunt ne semble pas surprenante (CORELL, 1987, p. 108, tout de même, lui attribue une origine italique). De son côté, le *cognomen* est très rare : on ne le découvre qu'une autre fois en *Hispania* (ABASCAL, 1994, p. 371; C.I.L. II, 1469) et deux autres fois ailleurs (en Italie et en Narbonense : cf. MÓCSY, 1983, p. 128; SOLIN-SALOMIES, 1994, p. 333 et KAJANTO, 1982, p. 308).

Du point de vue linguistique, il s'agit d'un texte intéressant qui présente des aspects un peu anciens : la transcription à travers un digraphe *ei* d'un *i* long (I.H.V., p. 4-5 et LEUMANN, 1977, p. 60), dans un cas, et à travers un *I* long (*Acilius*), dans l'autre; la tmèse du numéral de la l. 1 (I.H.V., p. 56 et note 9), admise même par Hor., *Serm.*, 2, 3, 117-118, *unde / octoginta annos natus* (peut-être « créée » ici pour rendre plus facile la césure hepthémimère et améliorer le rythme du vers); la forme avec vocalisme archaïque (*u* au lieu de *i* : LEUMANN, 1977, p. 493) et sans assimilation, *uicensumus* (LEUMANN, 1977, p. 145) et la chute de *u* semi-consonne dans *iuenem* (I.H.V., p. 28 et LEUMANN, 1977, p. 135), qui constitue, en fait, une simple économie d'énergie graphique.

3.6 Valence (*Valentiae*). Inscription perdue

Il s'agit d'une des inscriptions recueillies dans l'*Anthologia Hispana* qui nous est parvenue à travers un seul manuscrit, le Paris, Bibl. Nat., lat. 8093, du VIII[e] siècle, dans ses ff. 15v.-16r. Nous ne disposons d'aucune donnée matérielle sur l'inscription en dépit du fait qu'entre la probable matérialisation de cette inscription et la copie qui en a été faite sur le manuscrit conservé de nos jours à Paris, il ne s'est écoulé qu'un intervalle de deux cents ans. Ce que le manuscrit permet de lire, toutefois, indiquerait peut-être que la partie droite de l'inscription était légèrement détériorée, surtout dans sa partie supérieure (c'est là que les fins de ligne présentent le plus de difficultés à la lecture).

L'inscription, qui a dû commencer (qui devait avoir commencé) la tradition manuscrite, devrait pouvoir être datée postérieurement à la mort de l'évêque, qui se produisit vers 548 (rappelons, à cet égard, qu'il assista au concile de Valence en 546). CORELL la date vers 550, date qui, à notre avis, ne doit pas être très éloignée de la date réelle.

I.C.V.R. II.1, n. 293; I.H.C. 409; FITA, 1900, 512-515; R. CHABÁS, *Episcopologio valentino*, t. I, València, 1909, p. 128-132; I.L.C.V., 1092; F. MATEU I LLOPIS, « Las inscripciones del obispo Justiniano y la catedral visigótica de Valencia », *A.C.C.V.* 24, 1949, 155-158; I.H.V., p. 13, 19, 21; I.C.E.R.V. 279; GIL, 1976, 568-569; E. A. LLOBREGAT, « San Vicente Mártir y Justiniano de Valencia », *Homenaje a Fray Justo Pérez de Urbel, Silos* 2, 1977, 7-18; LLOBREGAT, 1977, p. 24-26; GÓMEZ PALLARÈS, 1995a, p. 85; J. CORELL-F. GRAU, « L'epitafi de Justinià, bisbe de València (ca. 493-548) », *A.S.T.* 68, 1995, 5-19; C.I.L. II^2/14, 89; CORELL, 1997, n. 117 (p. 221-224).

Pius preclarus doctor alacer facundus
Iustinianus caelebs pontifex sacer[dos ?]

noba te(m)pla co(n)struens uetustaq(ue) rest[aurans]
ornabit festa dictis predica(n)s in populis
uirgines institue(n)s monacos(que) guu[ernans]
scripsit plura posteris profutura [---]
hic miro maris insola[m] munimine sepsi[t]
in qua maris circu(m)flue(n)tib(us) undis
silice disrupto predulce(m) repperit limfam
hic Vincentium gloriosu(m) martirem Chr(ist)i
sat pio quem coluit moderamine uiuens
hunc deuotus moriens reliquid eredem
undecim presentis quinquennia uite
quattuor lustris uisq(ue) quaternis mensib(us)
connumerandus s(an)c(t)is ministrab(it) antestis

Pius preclarus doctor alacer facundus,
Iustinianus caelebs pontifex sacer[dos ?]
noba te(m)pla co(n)struens uetustaq(ue) rest[aurans],
ornabit festa dictis predica(n)s in populis.
Virgines institue(n)s monacos(que) guu(ernans),
scripsit plura posteris profutura [--].
Hic miro maris insola[m] munimine sepsi[t]
in qua maris circu(m)flue(n)tib(us) undis
silice disrupto predulce(m) repperit limfam.
Hic Vincentium gloriosu(m) martirem Chr(ist)i
sat pio quem coluit moderamine uiuens,
hunc deuotus moriens reliquid eredem.
Vndecim presentis quinquennia uite,
quattuor lustris uisq(ue) quaternis mensib(us)
connumerandus s(an)c(t)is ministrab(it) antestis.

Nous considérons, en ce qui concerne l'appareil critique, que les textes de CORELL-GRAU, 1995 et CORELL, 1997 sont en réalité le même texte, même si nous ne citons que l'article signé par tous les deux. Il va sans dire que dans des cas comme celui qui nous occupe, où il existe différentes éditions anciennes sur un texte épigraphique manuscrit, la question de l'utilisation des signes diacritiques de l'édition réalisée par chaque éditeur est particulièrement problématique. Cela explique que des changements d'une édition par rapport à une autre qui ne portent en fait que sur les signes diacritiques soient souvent considérés comme des variantes. Pour notre part, lorsqu'il se produit un changement de ce type et qu'il n'affecte aucune partie substantielle d'un mot (c'est-à-dire, lorsqu'il ne s'agit que d'une variation entre l'utilisation de crochets et de parenthèses, par exemple), nous ne consignons pas la variante qui en découle.

r. 1 : alacer[q(ue) (?) CORELL-GRAU, 1995
r. 2 : sacer CORELL-GRAU, 1995 ; sacer⟨dos⟩ I.C.E.R.V. 279
r. 4 : pop{u}lis (?) CORELL-GRAU, 1995
r. 5 : monacosque I.C.V.R. II.1, 293, I.H.C. 409, I.L.C.V. 1092 ; monacos[q(ue)] CORELL-GRAU, 1995 // gu[bernans] I.C.V.R. II.1, 293, I.H.C. 409, I.L.C.V. 1092 ; gu⟨bernans⟩ I.C.E.R.V. 279
r. 6 : profutura [saeclis] I.C.V.R. II.1, 293, I.C.E.R.V. 279, C.I.L. II^2/14, 89 ;

profutura [cunctis] I.H.C. 409, I.L.C.V. 1092; profutura [permultis] (?) CORELL-GRAU, 1995
r. 7 : s⟨ep⟩si[t] I.C.E.R.V. 279
r. 8 : in gua maris cod.; in [q]ua maris I.H.C. 409; in ⟨q⟩ua maris I.L.C.V. 1092, I.C.E.R.V. 279; inriguam maris GIL, 1976, 569; inqu(e) amaris (?) CORELL-GRAU, 1995
r. 13 : quinquenia I.C.E.R.V. 279 // vite [peragens] (?) CORELL-GRAU, 1995
r. 14 : *in margine scriptum est* Chr(ist)o *post* mensib(us)

L'article de CORELL-GRAU, 1995 et le livre de CORELL, 1997 nous dispensent de faire un exposé détaillé des parallèles de cette inscription. Nous citerons comme étant peut-être les plus remarquables pour ce type de texte (avec toutes les précautions possibles : cf. MIRÓ, 1997), très proches d'ailleurs, R.I.T. 938 et R.I.T. 939, deux inscriptions dédiées aux évêques Serge et Jean de Tarragone qui présentent certaines similitudes avec le texte qui nous occupe (l'activité édilitaire, la riche activité pastorale, l'éloquence, la construction même de l'inscription, etc.). D'un point de vue littéraire, il faudrait peut-être y ajouter une référence (pour ce qui est du v. 9) qui se trouve aux *Virtutes Eugenii Toletani*, chap. 22, 13, où l'on décrit le miracle de Moïse qui fait jaillir avec sa canne de l'eau du rocher du désert de façon assez semblable au « miracle » que représente dans cette inscription le fait d'avoir trouvé de l'eau dans une presqu'île aussi déserte que celle qui hébergea le monastère appelé « Monestir de Sant Vicenç » (Monastère de Saint-Vincent) (uid. toutefois commentaire *infra*).

Nous avons là une inscription intéressante par sa longueur et par son relativement « bon état » de conservation : on peut la lire aisément et son commentaire est significatif de ce que devait être un texte épigraphique dédié à un personnage ecclésiastique important, bien construit pour l'époque et avec de nombreux parallèles antérieurs qui l'insèrent dans une certaine tradition « quasi » hagiographique (cf. notre travail, « Los *Carmina Latina Epigraphica*, precursores de la primera hagiografía latina », *R.C.C.M.* 38.2, 1996, 261-287). Il ne nous semble guère productif de passer en revue tout ce qui a été écrit auparavant pour préciser après notre position personnelle. Étant donné que les travaux précédents de CORELL et GRAU ont assez déblayé le terrain de tous les points de vue, mais surtout dans le commentaire philologique, qui constitue aussi une de nos tâches dans la présente contribution, nous ne mettrons en relief que les aspects que nous considérerons comme les plus remarquables, ainsi que ceux qui posent le plus de problèmes à l'interprétation, voire ceux qui ont fait couler le plus d'encre.

Pour ce qui est des vers censés être douteux (les v. 7-9), leur lecture ne nous semble point compliquée, contrairement aux interprétations qu'ils ont reçues jusqu'à présent. À notre avis, le premier *maris* détermine *insolam* (pour *insulam*), île (*insola*) qui aurait été entourée d'une muraille que Justinien aurait fait construire. Pour nous, la valeur du mot, vu les caractéristiques physiques de l'endroit, ne peut être que « presqu'île » ou « péninsule » (valeur qui avait déjà été proposée par le père FITA), une péninsule entourée de mer de presque tous ses côtés (une presqu'île donc), fortifiée,

avec des constructions et de l'eau douce à l'intérieur. Nous ne pouvons certes pas savoir de quelle presqu'île on parle, mais l'allusion utilisée par le poète et le fait qu'il s'agit d'un accident géographique vu comme une « péninsule », présente des parallélismes clairs avec la presqu'île d'Ortigia, appelée aussi « île » par les textes, un endroit aussi avec de l'eau douce, entouré de mer de tous côtés, fortifié, où s'établit la primitive Syracuse (cf. Cic., *Ver.*, 4, 117-118, *urbem Syracusas maximam esse Graecarum, pulcherrimam omnium saepe audistis... nam et situ est cum munito tum ex omni aditu uel terra uel mari praeclaro ad aspectum... eorum coniunctione pars oppidi quae appellatur insula, mari disiuncta angusto... in hac insula extrema est fons aquae dulcis, cui nomen Arethusa est*; et Liv., 24, 21, 6). Le relatif *in qua* du texte qui nous occupe se réfère à cette presqu'île et le deuxième *maris* modifie *circumfluentibus undis*. Le reste ne pose pas de problèmes, même si nous ne croyons pas du tout que l'auteur du poème ait pensé à un miracle réalisé par l'évêque Justinien, lorsqu'il parle de la façon de trouver l'eau douce. Il ne s'agit pas d'une paraphrase de la geste de Moïse mais plutôt de la description d'un fait : d'une roche fendue jaillissait de l'eau douce sans laquelle l'établissement de personnes à cet endroit aurait été impossible. CORELL, 1997, p. 223 et note 320, indique la possibilité que Cullera soit l'endroit en question.

Nous ne voulons ni ne pouvons nier cette possibilité, mais la difficulté de situer physiquement de façon exacte cet endroit nous suggère cependant une autre hypothèse de lecture et d'identification de l' « endroit », hypothèse que nous voudrions proposer : ne serait-il pas possible que le poète anonyme utilise une métaphore qui consisterait à employer *insola* et tout ce qui en dérive après dans le texte, non pas pour désigner un endroit réel mais plutôt l'équivalent (cf. Th.L.L., s.v. *insula*, col. 2035, 43) métaphorique de l' « enceinte monacale » dont on parle ? En effet, ces vers 7-9 pourraient recevoir cette interprétation globale métaphorique à la lumière de tous les textes allégués par Th.L.L., s.v. col. 2035, 43-64. Pour n'en choisir que quelques-uns, nous attirerons notamment l'attention sur Hier., *Epist.*, 3, 4, 2, *puer...insulam...cui asperae cautes et nuda saxa et solitudo terrori est, quasi quidam nouus paradisi colonus insedit*; ou Ennod., *Opusc.*, 3, 93, *singula sanctarum habitationum loca uisitauit : medianas insulas...*; ou *Vita Caes. Arelat.*, 1, 12, *defuncto abbate in suburbana insula ciuitatis (sc. Arelatensis)... suscepit ergo uitam in suburbano coenobio*. Dans ce nouveau domaine interprétatif, les vers cités peuvent recevoir une interprétation réelle (on parle d'un monastère au bord de la mer qui a une fontaine d'eau douce tout près) ou bien une lecture métaphorique dans laquelle, par exemple, les adversités physiques décrites seraient interprétées comme « les difficultés réelles pour la propagation de la foi » et la trouvaille « miraculeuse » d'eau pourrait être interprétée sous l'équation « eau » = « vie spirituelle ». Cf. comme parallèle proche, Paul., Nol., 16, 95, *miroque locum munimine saepsit*. En tout état de cause, dans cette nouvelle perspective, les difficultés à trouver une presqu'île réelle dans le territoire en question disparaîtraient.

Les autres vers problématiques, ce sont les vers 10-12 et ceux qui font référence au temps où Justinien fut évêque. Quant aux premiers, à l'instar

de CORELL-GRAU, 1995, nous croyons qu'il s'agit d'une référence au gouvernement du monastère dédié à Saint-Vincent de la part de Justinien. La référence à une personne avec le verbe *coluit* induirait à penser à un autre sens (cf. R.I.T. 938, v. 1, *Te Ioanne(m) Tarraco coluit mirificu(m) uatem*, déjà citée), mais nous croyons qu'il faut rejeter ce genre de valeur car la différence d'âges entre saint Vincent Martyr et Justinien est trop grande (plus de deux cents ans). Ce monastère, appelé « Monestir de Sant Vicenç de la Roqueta » (CORELL-GRAU, 1995, p. 12 et notes 49-50), aurait été dirigé (*coluit moderamine*) par Justinien (CORELL-GRAU, p. 11 et notes 47 et 48), qui, dans son testament, aurait institué le dit monastère son héritier. L'inscription rappellerait donc cette disposition concrète du testament de l'évêque valencien. En ce qui concerne l'âge, il apparaît clairement que l'évêque vécut onze quinquennats, c'est-à-dire 55 ans, tandis que la durée de son épiscopat pose plus de problèmes (si l'on tient compte du fait qu'il signa, en tant que participant, en deuxième lieu, au concile de Valence de 546 — GAMS, 1864, p. 452 — et qu'il vécut quelques années encore après ce concile, il a dû être né vers 493 ap. J.-C.). Si, selon les caractéristiques phonétiques de l'ensemble de l'inscription, nous croyons que *uisque* cache, en réalité, un *bisque* (ce serait le plus raisonnable, d'emblée, à notre avis, car la distinction phonologique entre /u/ et /b/ n'existait pas du temps où le texte aurait été écrit : LEUMANN, 1928, p. 139 et FERNÁNDEZ, 1986), Justinien fut évêque de Valence pendant vingt ans et huit mois. Si, par contre, comme propose par exemple C.I.L. II^2/14, 89, nous interprétons *uisque* comme *uixque* (nous ignorons dans ce cas-là quelle documentation phonétique fonderait cette hypothèse), alors l'évêque aurait gouverné le siège de Valence pendant vingt ans et presque quatre mois (exactement « presque quatre mois »).

De son côté, la structure générale du poème suscite aussi l'intérêt du chercheur. Aux deux premiers vers complètement asyndétiques, qui décrivent la personnalité de Justinien, correspondent les deux derniers vers, qui fournissent les données biométriques du mort. La partie centrale de l'inscription est divisée en trois premiers vers (2-4), qui parlent de l'activité édilitaire et pastorale de l'évêque auxquels correspond un groupe de trois vers (7-9), qui parle aussi d'un autre aspect de l'activité constructive de Justinien. Les v. 5-6 qui servent de contrepoint aux 7-9, nous parlent de l'activité de Justinien en tant que moine et écrivain et les v. 10-12 reparlent de l'activité monastique, en l'occurrence de l'activité du monastère dédié à Saint-Vincent. Comme on peut le voir, il s'agit donc d'une structure parfaitement équilibrée des v. 1-2 (liés aux 13-15), les v. 3-4 (liés aux 7-9) et les v. 5-6 (liés aux 10-12). Signalons aussi du point de vue stylistique : la construction asyndétique des vers 1-2; la distribution équilibrée de participes présents se référant au mort, aux v. 3 et 5 (en position médiale et finale de vers); quelques essais d'allitération pour lesquels, cependant, nous ne trouvons d'autre explication que l'effet sonore de leur prononciation, comme par exemple, la présence de vibrantes au v. 1 ou de bilabiales au v. 7.

Pour ce qui est de la métrique, nous avons là un exemple clair d'abandon de la métrique quantitative pour passer à la métrique qualitative. En

effet, il s'agit d'une adaptation de l'hexamètre dactylique aux modèles accentuatifs, par lesquels chaque vers a un minimum de cinq accents et, normalement, six accents, les segments finaux ayant (du moins là où nous avons pu le vérifier parce que l'état du manuscrit nous a permis de le faire) une distribution de temps marqués du type *mu-nímine sépsit* (3+2) (*mártirem Chrísti; quinquénnia víte*, etc.) (I.H.V., p. 139-148).

D'autre part, le document qui nous occupe est la seule attestation du prénom de l'évêque, *Iustinianus*, en *Hispania*. Il n'est pas très répandu dans le reste du territoire romain, mais sa présence est assez équilibrée géographiquement parlant (MÓCSY, 1983, p. 155).

Du point de vue linguistique, nous avons là une inscription qui ne fait pas la distinction entre diphtongues monophtonguées et diphtongues faussement (du fait de la chronologie de l'inscription) maintenues (*preclarus* face à *caelebs* : LEUMANN, 1928, p. 67-68); qui ne distingue pas non plus phonologiquement /b/ de /u/ (*noba* ou *uisque*, face à *uirgines* ou *uiuens* (LEUMANN, 1928, p. 139) qui ne peut pas distinguer aisément une dentale finale sonore et une sourde (*reliquid* pour *reliquit* : LEUMANN, 1928, p. 156) et qui, finalement, ignore la différence qu'il y a entre la présence et l'absence d'un *h-* initial (*heredes* : LEUMANN, 1928, p. 17). Nous observons de même, dans *antestis* une métathèse par laquelle les voyelles ont échangé leurs positions (pour *antistes* : LEUMANN, 1928, p. 101). Il va sans dire que la transcription du *u* grec ne se fait plus à travers *y* mais à travers *i* (*martirem, limfam* : LEUMANN, 1928, p. 75 et TRAINA, 1973, p. 44). Ce dernier mot transcrit en outre le φ grec directement par *f*, au lieu de le faire par *ph*, qui serait plus courant (LEUMANN, 1928, p. 161 et TRAINA, 1973, p. 504). Finalement, en ce qui concerne les questions de vocalisme et consonantisme, nous signalerons l'ouverture de la voyelle médiale non tonique dans *insolam* (pour *insulam* : cf. C. H. GRANDGENT, *Introducción al latín vulgar*, Madrid, 1970, p. 156).